

« La construction sociale de la réalité »

de Peter BERGER et Thomas LUCKMANN

A. Colin, 2006 (1^{ère} éd. 1966) - p. 72-82

TEXTE: 6

« La réalité de la vie quotidienne »

Parmi les réalités multiples, on en trouve une qui se présente elle-même comme la réalité par excellence. C'est la réalité de la vie quotidienne. Sa position privilégiée lui donne le droit de porter le nom de réalité souveraine. La tension de la conscience est la plus forte dans la vie quotidienne, c'est-à-dire que cette dernière s'impose à la conscience d'une manière extrêmement massive, urgente, et intense. Il est impossible d'ignorer, ni même d'affaiblir, cette présence impérative. En conséquence, il est nécessaire de lui accorder toute notre attention. Je vis la vie quotidienne dans un état d'éveil aigu. Cet état qui permet d'exister à l'intérieur de cette réalité

LES FONDEMENTS DE LA CONNAISSANCE

quotidienne, et de l'appréhender, je le considère comme normal et allant de soi, c'est-à-dire qu'il constitue mon attitude naturelle.

J'appréhende la réalité de la vie quotidienne comme une réalité ordonnée. Ses phénomènes sont préarrangés en modèles qui semblent être indépendants de la perception que j'ai d'eux, et qui s'imposent eux-mêmes à cette dernière. La réalité de la vie quotidienne apparaît elle-même objectivée, c'est-à-dire constituée d'un ensemble ordonné d'objets qui ont été désignés comme tels avant même que j'apparaisse sur la scène. Le langage utilisé dans la vie quotidienne me procure continuellement les objectivations nécessaires et établit l'ordre au sein duquel celles-ci acquièrent un sens, de même que l'ordre au sein duquel la vie quotidienne devient, pour moi, signifiante. Je vis dans un lieu géographiquement déterminé. J'utilise des instruments, de l'ouvre-boîte aux voitures de sport, qui sont désignés par le vocabulaire technique de ma société. Je vis à l'intérieur d'un tissu de relations humaines, de mon club d'échecs aux États-Unis d'Amérique, qui sont également ordonnés au moyen d'un vocabulaire. De cette manière, le langage marque les coordonnées de ma vie en société et remplit cette vie d'objets chargés de sens.

La réalité de la vie quotidienne s'organise autour du « ici » de mon corps et du « maintenant » de mon présent. Cet « ici et maintenant » constitue l'objet principal de mon attention à la réalité de la vie quotidienne. Il se présente à moi dans la vie quotidienne comme le *realissimum* de ma conscience. La réalité de la vie quotidienne n'est pas, cependant, épuisée par ces présences immédiates, mais embrasse aussi les phénomènes qui ne sont pas présents « ici et maintenant ». Cela signifie que j'expérimente la vie quotidienne en termes de différents degrés de proximité et d'éloignement, à la fois dans l'espace et dans le temps. La zone de la vie quotidienne qui m'est la plus proche est celle qui est directement accessible à ma

manipulation corporelle. Cette zone contient le monde à ma portée, le monde dans lequel j'agis de manière à modifier sa réalité, ou le monde dans lequel je travaille. Dans ce monde de travail, ma conscience est dominée par des motifs pragmatiques, c'est-à-dire que mon attention à ce monde est principalement déterminée par ce que je suis en train de faire, ce que j'ai fait ou ce que je compte faire en lui. En ce sens, il est *mon* monde par excellence. Je sais, bien sûr, que la réalité de la vie quotidienne contient des zones qui ne me sont pas accessibles de la même manière. Que je ne porte à ces zones aucun intérêt pragmatique, ou que cet intérêt ne soit qu'indirect, peu importe, après tout. Elles constituent, pour moi, des zones de manipulation potentielle. De façon spécifique, mon intérêt pour les zones éloignées est moins intense et certainement moins urgent. Je suis profondément intéressé par le groupe d'objets impliqués dans mes occupations quotidiennes – disons, le monde du garage, si je suis un mécanicien. Je suis intéressé, bien que moins directement, par ce qui se passe dans les laboratoires de recherche de l'industrie automobile à Detroit – j'ai peu de chances de me retrouver un jour dans un de ces laboratoires – mais le travail qui y est accompli finira par affecter ma vie quotidienne. Je peux aussi m'intéresser à ce qui se passe à Cap Kennedy ou dans l'espace, mais cet intérêt ressort d'un choix privé, associé aux « loisirs » plutôt que d'une nécessité urgente de ma vie quotidienne.

La réalité de la vie quotidienne se présente ultérieurement à moi comme un monde intersubjectif, un monde que je partage avec les autres. Cette intersubjectivité établit une nette différence entre le monde de la vie quotidienne et les autres réalités dont je suis conscient. Je suis seul dans le monde de mes rêves, mais je sais que le monde de la vie quotidienne apparaît aussi réel aux autres qu'à moi-même. En effet, je ne peux pas exister dans le monde de la vie quotidienne sans interagir et communiquer continuellement avec les autres. Je sais que mon

attitude naturelle envers ce monde correspond à l'attitude naturelle des autres, que ceux-ci comprennent également les objectivations selon lesquelles ce monde est ordonné, qu'ils organisent également ce monde autour du « ici et maintenant » de *leur* existence à l'intérieur de ce monde et qu'ils ont des projets de travail en son sein. Je sais aussi, bien sûr, que les autres ont une perspective sur ce monde commun qui n'est pas identique à la mienne. Mon « ici » est leur « là ». Mon « maintenant » ne correspond pas tout à fait au leur. Mes projets diffèrent des leurs et peuvent même entrer en conflit avec ceux-ci. Quoi qu'il en soit, je sais que je vis avec eux dans un monde commun. Plus important encore, je sais qu'il existe une correspondance continue entre *mes* significations et *leurs* significations dans ce monde, que nous partageons le sens commun de sa réalité. L'attitude naturelle est l'attitude de la conscience du sens commun précisément parce qu'elle se rapporte à un monde qui est commun à beaucoup d'hommes. La connaissance du sens commun est la connaissance que je partage avec d'autres en temps normal, la routine allant de soi du quotidien.

La réalité de la vie quotidienne est considérée comme donnée en tant que réalité. Elle n'exige pas de vérification supplémentaire au-dessus et au-delà de sa simple présence. Elle est simplement *là*, en tant que facticité évidente et contraignante. Je *sais* qu'elle est réelle. Même si je suis capable de douter de sa réalité, je suis contraint à me détacher de tels doutes dans la mesure où j'existe dans la routine de la vie quotidienne. La suspension du doute est si forte que son abandon, que je pourrais envisager dans le cadre d'une contemplation théorique ou religieuse, implique une transition personnelle extrême. Le monde de la vie quotidienne se proclame lui-même et, si je veux défier cette proclamation, je dois m'astreindre à un effort délibéré et en aucun cas facile. La transition de l'attitude naturelle à l'attitude théorique du philosophe ou du scientifique illustre ce point précis. Mais tous les

aspects de cette réalité ne sont pas de la même manière non-problématiques. La vie quotidienne est divisée en secteurs appréhendés de façon routinière et en secteurs qui se présentent à moi comme chargés de problèmes d'un type ou d'un autre. Imaginez que je sois un mécanicien très compétent en matière de voitures américaines. Tout ce qui a trait à ces dernières est de la routine, la facette non-problématique de ma vie quotidienne. Mais un jour quelqu'un se présente au garage et me demande de réparer sa Volkswagen. Je suis alors forcé d'aborder le monde problématique des voitures étrangères. Je peux faire cela à contre-cœur ou avec une certaine curiosité professionnelle, mais de toutes façons (dans chacun des deux cas), je me retrouve confronté à des problèmes qui ne font pas encore partie de ma routine. En même temps, bien sûr, je ne quitte pas le monde de la réalité quotidienne. En fait, ce dernier s'enrichit de l'apport de compétence et d'adresse requises pour la réparation de voitures étrangères. La réalité de la vie quotidienne englobe les deux types de secteur, à condition que tout ce qui apparaît comme un problème n'appartienne pas à une autre réalité en même temps (disons, la réalité de la physique théorique, ou des cauchemars). Aussi longtemps que les routines de la vie quotidienne continuent à exister sans interruption, elles sont perçues comme non-problématiques.

Mais même le secteur non-problématique de la réalité quotidienne n'est tel que dans la mesure où sa continuité n'est pas interrompue par l'apparition d'un problème. Quand celui-ci apparaît, la réalité de la vie quotidienne cherche à intégrer le secteur problématique à ce qui est déjà non-problématique. La connaissance du sens commun contient diverses instructions concernant la façon dont cette intégration doit être effectuée. Par exemple, les gens avec qui je travaille m'apparaissent comme non-problématiques aussi longtemps qu'ils s'adonnent à leur travail habituel et routinier – ainsi, s'ils tapent à la

machine à côté de moi dans mon bureau. Ils deviennent problématiques s'ils interrompent ces activités routinières – ainsi, s'ils se blottissent dans un coin et parlent en murmurant. Comme je cherche à déterminer la signification de cette activité inhabituelle, il existe un grand nombre de possibilités de réintégration de celle-ci dans la routine non-problématique de la vie quotidienne, et ce, au moyen de ma connaissance du sens commun. Ces gens peuvent être en train de se consulter sur la façon de réparer une machine à écrire endommagée, ou l'un d'eux a peut-être reçu des instructions urgentes de son chef de bureau, etc. D'un autre côté, je peux penser découvrir qu'ils sont en train de discuter une directive syndicale relative à une grève, quelque chose d'encore extérieur à mon expérience, mais faisant quand même partie de l'ensemble de problèmes que ma connaissance du sens commun me permet de traiter. Elle traitera cela *comme* un problème, cependant, plutôt que d'envisager simplement sa réintégration dans le secteur non-problématique de la vie quotidienne. Cependant, si j'en arrive à la conclusion que mes collègues sont tous devenus fous, le problème se présente alors d'une autre manière. Je suis maintenant confronté à un problème qui transcende les limites de la réalité de la vie quotidienne et désigne une réalité entièrement différente. En effet, la conclusion que les collègues sont devenus fous implique *ipso facto* qu'ils sont rentrés dans un monde qui n'est plus, alors, le monde commun de la vie quotidienne.

Comparées à la réalité de la vie quotidienne, les autres réalités apparaissent comme des domaines finis de sens, inscrits à l'intérieur d'une réalité souveraine marquée par des significations restreintes et par des modalités spécifiques d'expérience. La réalité souveraine les enveloppe de tous côtés, et la conscience revient toujours à la réalité souveraine, comme si celle-ci était le point de départ d'une excursion. Cette affirmation est évidente si l'on considère les illustrations déjà fournies, tout comme la

réalité des rêves ou celle de la pensée théorique. Des « commutations » similaires prennent place entre le monde de la vie quotidienne et le monde du jeu, qu'il soit enfantin, ou, plus subtilement, adulte. Le théâtre fournit une excellente illustration d'un tel jeu de la part des adultes. La transition entre les réalités est marquée par le rideau qui se lève et tombe. Quand le rideau se lève, le spectateur est « transporté dans un autre monde », avec ses propres significations et son ordre personnel qui n'est pas nécessairement le même que celui de la vie quotidienne. Quand le rideau tombe, le spectateur « retourne à la réalité », c'est-à-dire à la réalité souveraine de la vie de tous les jours, en comparaison de laquelle la réalité présentée sur scène apparaît maintenant ténue et éphémère même si elle a pu paraître frappante quelques instants auparavant. L'expérience esthétique et religieuse est riche en transitions de ce genre, l'art et la religion étant, par nature, créateurs de domaines finis de sens.

Tous les domaines finis de sens sont caractérisés par un détournement d'attention à la réalité de la vie quotidienne. Bien qu'il existe, évidemment, des ruptures d'attention à *l'intérieur* de la vie quotidienne, celui associé à un domaine fini de sens est d'un type beaucoup plus radical. Un changement radical prend place dans la tension de la conscience. Dans le contexte de l'expérience religieuse, on a, à juste titre, appelé cela le « saut ». Il est important d'insister, cependant, sur le fait que la réalité de la vie quotidienne maintient son statut souverain même si de tels « sauts » apparaissent. À défaut d'autre chose, le langage assure sa continuité. Le langage commun qui m'est accessible dans le cadre de l'objectivation de mes expériences est enraciné dans la vie quotidienne et reste braqué sur elle, même si je l'utilise afin d'interpréter des expériences ayant trait aux domaines finis de sens. Ainsi, typiquement, je « déforme » la réalité de ces derniers dès que je me mets à utiliser le langage commun pour les interpréter, c'est-à-dire que je « traduis » les expériences

non-quotidiennes dans la langue de la réalité souveraine de la vie de tous les jours. On peut constater immédiatement ce phénomène en termes de rêves, mais aussi, typiquement, en termes de mondes de sens théoriques, esthétiques ou religieux. Le physicien théorique nous dit que sa conception de l'espace ne peut être transmise par le langage, exactement comme l'artiste vis-à-vis du sens de sa création, ou comme le mystique vis-à-vis de ses rencontres avec Dieu. Néanmoins, tous – le rêveur, le physicien, l'artiste et le mystique – vivent *aussi* dans la réalité de la vie quotidienne. De fait, l'un de leurs plus grands problèmes est d'interpréter la coexistence de cette réalité avec les enclaves de la réalité dans laquelle ils se sont aventurés.

Le monde de la vie quotidienne est structuré à la fois dans l'espace et dans le temps. La structure spatiale est très périphérique à nos considérations actuelles. Il suffit d'indiquer qu'elle possède également une dimension sociale en vertu du fait que ma zone de manipulation interfère avec celle des autres. Quoi qu'il en soit, dans le cadre de notre propos immédiat, c'est la structure temporelle qui nous importe le plus.

La temporalité est une propriété intrinsèque de la conscience. Le courant de la conscience est toujours ordonné en fonction du temps. Il est possible de différencier divers niveaux de cette temporalité dans la mesure où celle-ci est disponible à l'intérieur de notre subjectivité. Chaque individu est conscient d'un flux intérieur du temps, qui, à chaque fois, est fondé sur les rythmes physiologiques de l'organisme bien qu'il ne leur soit pas identique. Entrer dans une analyse détaillée de ces différents niveaux de temporalité intersubjective équivaldrait à déborder largement du cadre de nos prolégomènes. Comme nous l'avons indiqué, cependant, l'intersubjectivité de la vie quotidienne possède également une dimension temporelle. Le monde de la vie quotidienne possède son propre standard temporel qui est accessible de façon intersubjective.

Ce standard temporel peut être compris comme l'intersection d'une part entre le temps cosmique et son calendrier établi socialement, basé sur les séquences temporelles de la nature, et d'autre part le temps intérieur, dans ses différenciations mentionnées ci-dessus. Il n'y a jamais de simultanéité totale entre les différents niveaux de temporalité, comme l'expérience de l'attente le montre très clairement. Mon organisme et la société dans laquelle je vis m'imposent, et imposent à mon temps intérieur, certaines séquences d'événements qui impliquent une attente. Il se peut que je veuille prendre part à un événement sportif, mais je dois attendre le rétablissement de mon genou blessé ; ou encore, je dois attendre la mise en route de formalités administratives afin de rendre ma qualification pour l'événement officielle. On peut voir immédiatement que la structure temporelle de la vie quotidienne est excessivement complexe, dans la mesure où les différents niveaux de la temporalité empiriquement présente doivent être continuellement mis en corrélation les uns avec les autres.

La structure temporelle de la vie quotidienne se présente à moi comme une facticité avec laquelle je dois compter, c'est-à-dire avec laquelle je dois essayer de synchroniser mes propres projets. Le temps que je rencontre dans la vie quotidienne est continu et fini. Toute mon existence dans ce monde est sans arrêt ordonnée par ce temps, est en fait enveloppée par celui-ci. Ma propre vie est un épisode du courant extérieurement factice du temps. Celui-ci existait avant ma naissance et existera après ma mort. La connaissance de ma mort inévitable rend ce temps fini *pour moi*. Je ne dispose que d'une certaine quantité de temps pour réaliser mes projets, et la conscience de cette contrainte affecte mon attitude envers ces projets. De plus, comme je ne veux pas mourir, cette conscience injecte dans mes projets une anxiété sous-jacente. Ainsi, je ne peux pas participer indéfiniment à des événements sportifs. Je sais que je vieillis. Il est

même possible que ceci soit la dernière occasion qui me soit offerte de participer. L'anxiété accompagnant mon attente sera proportionnelle au degré de contrainte exercée par la finitude temporelle sur mon projet.

La même structure temporelle, comme nous l'avons déjà indiqué, est coercitive. Je ne peux pas renverser à volonté les séquences qu'elle m'impose — « les premières choses d'abord » est un élément essentiel de ma connaissance de la vie quotidienne. Ainsi, je ne peux passer un examen avant d'avoir satisfait à certains programmes d'éducation, je ne peux pratiquer mon métier avant d'avoir passé cet examen, et ainsi de suite. De plus, la même structure temporelle fournit l'historicité qui détermine ma situation dans le monde de la vie quotidienne. Je suis né à une certaine date, j'ai commencé l'école à une autre, puis ma vie professionnelle à une autre encore, et ainsi de suite. Ces dates, cependant, sont toutes « situées » à l'intérieur d'une histoire bien plus compréhensive, et cette « situation » construit mon propre profil de vie. Ainsi, je suis né l'année du grand krach bancaire au cours duquel mon père perdit sa fortune, je suis entré à l'école juste avant la révolution, j'ai commencé à travailler juste après la fin de la Grande Guerre, etc. La structure temporelle de la vie quotidienne n'impose pas seulement des séquences préarrangées à l'« agenda » de chaque jour, mais aussi s'impose elle-même à ma biographie comme un tout. À l'intérieur des coordonnées établies par cette structure temporelle, j'appréhende à la fois l'« agenda » quotidien et la biographie totale. L'horloge et le calendrier assurent, en effet, que je suis « un homme de mon temps ». C'est seulement à l'intérieur de cette structure temporelle que la vie quotidienne garde, à mes yeux, son accent de réalité. Ainsi, au cas où je serais « désorienté » pour une raison ou pour une autre (par exemple, à cause d'un accident de voiture qui m'a plongé dans le coma), je ressens un besoin urgent et presque instinctif de « réorientation » de moi-même à l'intérieur de

la structure temporelle de la vie quotidienne. Je consulte ma montre et essaye de me rappeler la date du jour. Au travers de ces actes, je réintègre la réalité de la vie quotidienne.

Fin

L'interaction sociale dans la vie quotidienne

Je partage la réalité de la vie quotidienne avec d'autres. Mais comment ces autres eux-mêmes constituent-ils l'objet de mon expérience dans la vie quotidienne ? Encore une fois, il est possible de différencier entre plusieurs modalités d'une telle expérience.

L'expérience la plus importante d'autrui prend place dans la situation de face-à-face, qui est le cas-type de l'interaction sociale. Tous les autres cas dérivent de celui-ci.

Dans la situation de face-à-face, autrui se présente à moi dans un présent frappant que nous partageons tous les deux. Je sais que dans ce même présent, je me présente à lui. Mon et son « ici et maintenant » empiètent continuellement l'un sur l'autre aussi longtemps que la situation de face-à-face se prolonge. En conséquence, un échange continu se poursuit entre mon expressivité et celle de l'autre. Je le vois sourire, puis réagir à mon froncement de sourcil en s'arrêtant de sourire, puis sourire à nouveau en même temps que moi, etc. Chacune de mes expressions est orientée vers lui, et vice-versa, et cette réciprocité continue des actes expressifs est accessible simultanément à l'un et à l'autre. Cela veut dire que, dans une situation de face-à-face, la subjectivité de l'autre m'est accessible à travers un maximum de symptômes. Bien sûr, je peux mal interpréter certains de ces symptômes. Je peux penser que l'autre est en train de sourire alors qu'en fait, il minaude. Néanmoins, aucune autre